

Marie Kawthar Daouda

DEL JARDÍN AL CEMENTERIO: NATURALEZA, SACRIFICIO Y GESTIÓN DEL DOLOR EN LA NOVELA DE EDUCACIÓN PARA NIÑAS (1860-1910)

Marie Kawthar DAOUDA

Université d'Oxford - Oriel College

marie.daouda@oriel.ox.ac.uk

Resumen

A partir de la década de 1850, el interés en la novela para niños destinado a un público lector femenino de entre diez y catorce años se desarrolla tanto en Francia como en los Estados Unidos y en Inglaterra. Estas novelas enseñan tanto la adquisición de normas sociales como el manejo de la emotividad. En el ciclo de Sofía (*Les Malheurs de Sophie*, *Les Petites filles modèles*, *Les Vacances*, 1857-1859) de la Condesa de Ségur y *The Secret Garden* (1911) de Frances Hodgson Burnett, las jóvenes cuidan un jardín que enseña el esfuerzo, pero que también al mismo tiempo revela el lado indomable de la naturaleza. Si aprenden a arrancar de raíz las malas pasiones y a esperar que las buenas den fruto, el jardín enseña a la niña que el cuerpo está destinado a amar y a morir. La naturaleza se revela como «physis», una dinámica de inevitable crecimiento cuyo término es la muerte. Detrás de la imagen dichosa del jardín interior conquistado por el esfuerzo y la paciencia, la novela prepararía la sensibilidad femenina para aprehender la pasión y la muerte.

Palabras clave: novela iniciática, duelo, separación, cólera, orfelinato, viudez, soledad, feminidad.

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

DU JARDIN AU CIMETIÈRE : NATURE, SACRIFICE ET GESTION DU DEUIL DANS LE ROMAN D'ÉDUCATION POUR FILLES (1860-1910)

Résumé

À partir des années 1850, la vogue du roman pour enfants destiné à un lectorat féminin de dix à quatorze ans se développe autant en France qu'aux États-Unis et en Angleterre. Ces romans enseignent autant l'acquisition de normes sociales que la gestion de l'émotivité. Dans le cycle de Sophie (*Les Malheurs de Sophie*, *Les Petites filles modèles*, *Les Vacances*, 1857-1859) de la comtesse de Ségur et *The Secret Garden* (1911) de Frances Hodgson Burnett, les fillettes entretiennent un jardin qui enseigne l'effort, mais dévoile le caractère indomptable de la nature. S'il apprend à arracher les passions mauvaises et à attendre que les bonnes portent du fruit, le jardin enseigne à la petite fille que le corps est destiné à aimer et à mourir. La nature se révèle comme « *physis* », mouvement de croissance inévitable dont le terme est la mort. Derrière l'image joyeuse du jardin intérieur conquis par l'effort et la patience, le roman préparerait la sensibilité féminine à appréhender la passion et la mort.

Mots-clefs : roman initiatique, deuil, séparation, colère, orphelinat, veuvage, solitude, féminité.

FROM GARDEN TO GRAVEYARD: NATURE, SACRIFICE AND MOURNING MANAGEMENT IN EDUCATIONAL NOVELS FOR GIRLS (1860-1910)

Abstract

From the 1850s, France, the United Kingdom and the United States knew a trend of educational books for young girls aged ten to fourteen. These novels teach social norms as much as the emotional management. In la Comtesse de Ségur's Sophie's cycle (*Les Malheurs de Sophie*, *Les Petites filles modèles*, *Les Vacances*, 1857-1859) and in Frances Hodgson Burnett's *The Secret Garden* (1911),

Marie Kawthar Daouda

young girls take care of a garden that teaches them about effort, while revealing the untamable side of nature. If it shows them how to weed out bad passions and how to wait for the good ones to bear fruit, the garden also shows the young girl that the body is meant to love and to die. Nature unfolds as a « physis », an inevitable growing movement that fatally culminates with death. Behind the cheerful image of the inner garden conquered by effort and patience, the novel can teach female sensitivity how to face passion and death.

Keywords: initiation novel, mourning, separation, anger, orphanhood, widowhood, microcosm, femininity.

« Émotions, sentiments, passions ». Mettre ces trois mots en rapport avec l'éducation confronte d'emblée à la question de la discipline. En effet, chacun de ces termes renvoie à un mouvement spontané, que la discipline reçue par l'enfant va juguler, pour le canaliser ou pour l'éradiquer. L'enfant est *in-fans*, encore incapable de parler, et surtout habité par une pulsion expressive liée au besoin d'extérioriser immédiatement l'émotion, le sentiment ou la passion.

Que ce soit en France ou en Angleterre, la femme est, pour le XIX^e siècle, une éternelle mineure, placée du côté du mouvement non réglé, de l'animalité non-domestiquée. La perception d'un éternel infantilisme inhérent à la féminité manifeste la tension entre deux idées de la femme : la poupée émotive, éternelle enfant, et la « femme forte » des livres sapientiaux de la Bible. Les pédagogues vont donc osciller entre le besoin de brider l'émotivité féminine et celui d'éviter qu'elle se virilise en reniant son intuition.

Dans le roman d'éducation destiné à la fillette, le jardin comme espace et comme source d'analogies peut être exploité pour initier la lectrice à l'acceptation de la souffrance, tout particulièrement du deuil. Deux des auteurs que nous allons évoquer sont des françaises du milieu du XIX^e siècle, la comtesse de Ségur et Victorine Monriot. Elles sont moins héritières des dogmes catholiques que de leur relecture théocratique par Joseph de Maistre, essentiellement orientée par le sacrifice. L'égitimistes, elles proposent un système d'éducation construit en opposition, voire en réaction, à l'*Émile* de Rousseau. Chez la comtesse de Ségur, dans *Les Malheurs de Sophie* (1858), *Les Petites filles modèles* (1858) et *Les Vacances* (1859), le cycle de Sophie présente la conversion progressive de la fillette aux vertus conventionnellement attribuées au sexe dit faible, la patience, la longanimité, l'empathie et

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

la disponibilité sacrificielle. *Le Journal de Marguerite* de Victorine Monniot paraît la même année que *Les Malheurs de Sophie* et devient un ouvrage incontournable pour la préparation à la Première Communion. La petite diariste commence par consigner une discussion où sa gouvernante lui rappelle tous les péchés qui la séparent encore de l'état de grâce nécessaire pour communier (Monniot, 1858, pp. 17-18). À la fin du deuxième volume, la fillette devenue jeune fille, après les tribulations d'un voyage à l'île de Bourbon, la perte de son petit frère puis de sa meilleure amie Marie de Laval, atteint cet état de force et de patience que Victorine Monniot assimile autant à la « virilité »¹ féminine qu'à la sainteté. Dans *The Secret Garden*², publié en 1911 par Frances Hodgson Burnett, l'insupportable Mary Lennox, dont toute la famille a péri dans une épidémie foudroyante aux Indes, est recueillie chez un oncle dans un étrange manoir. Elle rouvre un jardin tenu clos pendant dix ans et, avec l'aide de Dickon, un garçon charmeur d'animaux, elle découvre la magie de la nature et assiste la guérison de son cousin Colin, orphelin hypocondriaque et abandonné.

Victorine Monniot a écrit en 1870, en pleine guerre franco-prussienne, dans une lettre ouverte aux femmes de France : « Soyons *viriles* avant toute chose » (cité dans Lassère, 1999, p. 166). Elle rectifie néanmoins le tir, en rappelant que la virilité féminine s'exerce au chevet des blessés et à genoux sur un prie-Dieu. Cette logique d'offrande de soi pour le bien de tous désigne éminemment les femmes comme « spécialistes du sacré », selon l'expression de Jean-Pierre Albert (Albert, 1997). Dans ces trois romans, l'éducation de la fillette vise donc à lui permettre de contrôler ses émotions en temps de crise, tout en cultivant son intuition comme porte ouverte vers le sacré. Pour reprendre la synthèse que fait Paule Constant, « c'est sur la SAINTE que l'on forme la Demoiselle, alors qu'un jeune homme du même rang et de la même communauté de foi, lui, sera modelé sur le Héros. » (Constant, 1987, p. 34). L'opposition n'est qu'apparente puisque, chez le héros comme chez l'héroïne, la gloire, ou son avatar contemporain, le statut d'exemplarité, s'atteint par le sacrifice. La fillette est ainsi prédisposée à cette fonction sacrificielle dont René Girard a souligné la nécessité politique (Girard, 1972).

L'enjeu des trois romans est de partir de la nature enfantine et féminine, admise d'emblée comme capricieuse, instable et, en l'état, nuisible à l'ordre social, pour atteindre un état de culture, tant au sens

1 « Pas de défaillances ! Soyons viriles, quoi qu'il arrive » Victorine Monniot, *Appel aux jeunes filles et aux femmes françaises*, 20 août, 1870 (cité par Lassère, 1999, p. 166). Victorine Monniot souligne.

2 Hormis pour les références, nous privilégierons par la suite la traduction française du titre en *Le Jardin secret*. Nous nous permettons de proposer une traduction française pour les passages cités.

Marie Kawthar Daouda

anthropologique que botanique, par la gestion du deuil sublimé en sacrifice. La confrontation à ses propres imperfections, initiant à la mortification et à la mort, transmettrait à la fillette une éducation au sacrifice qui ferait d'elle une sur-femme, c'est-à-dire une sainte.

Cette transfiguration de la fillette « inachevée » (Le Roux, 1897) en sainte accomplie s'effectue en trois étapes. D'abord, le jardin comme lieu commun du roman pour fillettes, chez la comtesse de Ségur, Victorine Monniot et Frances Burnett, sert à mettre la jeune lectrice en contact avec la nature comme champ perfectible par le travail, le travail de la terre se faisant allégorie du travail sur soi. À un deuxième niveau, le jardin tend vers le cimetière. La leçon de botanique ou de zoologie insérée au récit participe d'une double pédagogie, initiant la fillette à la banale fatalité de la mort et à la nécessité d'une espérance en la reverdie. La nature apparaît comme *physis*, comme force de croissance perpétuelle intégrant la mort dans sa cyclicité (Burbage, 1999). Enfin, sur le plan de la stratégie romanesque, cette poétisation du deuil établit un lien d'initiation entre la lectrice, reflétée par l'enfant au début du roman, et l'auteur comme mentor, dont la voix est relayée par des figures d'autorité féminine. En suivant ce modèle, la fillette doit découvrir sa propre fonction de parque, initiatrice à l'art de vivre et de mourir.

I – Aux prises avec la nature

Aux racines de la question de l'éducation des filles, et pour comprendre ce qui pose problème dans l'idée de nature féminine, il faut retourner à la conception de la femme chez Aristote, qui écrit dans le *Traité de la génération des animaux* : « Le mâle est caractérisé par une certaine puissance, la femelle par l'absence de cette puissance. » (Aristote, 1971, p. 143) Dans le système aristotélicien, comparée à l'homme parfait, la femme est imparfaite par nature, mais parfaite pour sa propre fonction, assurer la procréation. En effet, selon la théorie des humeurs encore en vogue jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la femme est jugée trop humide, manquant du feu de l'intellect, spécifiquement masculin, et n'est pas capable, développe Aristote, de cuire son flux menstruel pour en faire une matière fécondante (Aristote, 1973, p. 36). Si l'humidité de la femme la rend imparfaite, elle en fait un terreau parfait pour accueillir la graine fournie par le mâle.

Cette tare d'incomplétude, bien que récupérée par la scolastique aquinienne, n'a jamais été cantonnée à la pensée catholique. En 1790, Félicité de Genlis, alors gouvernante des enfants de la maison d'Orléans, écrit : « Une femme a besoin d'appui ; elle ne peut être estimée que par des vertus

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

paisibles et domestiques, et une réputation sans tache : par conséquent la douceur, la modestie, la prudence sont des qualités qui doivent la caractériser. » (Genlis, 1790) Ce passage souligne d'abord la nécessité de l'appui, de la figure tutélaire, et énumère ensuite les vertus à acquérir, associées à la stabilité, donc opposées à l'instabilité propre à l'élément aquatique dans la théorie des humeurs. Comme l'écrit Jacques-Louis Moreau de la Sarthe en 1803 dans *Histoire naturelle de la Femme* : « Les femmes, en général, ont une sensibilité très-vive, très-facile à émouvoir, sans cesse employée par les objets extérieurs, et très-peu susceptible de ces modifications profondes, de ces ébranlements prolongés que nous appelons raisonnement, réflexion, méditation » (Moreau de la Sarthe, 1803, pp. 112-113). Soutenue par le discours pseudo-scientifique, l'éducation de la fillette tend vers une stabilisation émotionnelle de cette nature féminine.

Le cycle de Sophie, le *Journal de Marguerite* et *Le Jardin secret* présentent une structure similaire. L'intrigue part de l'imperfection capricieuse et naturelle d'une enfant soumise à ses émotions pour la conduire à réfréner ce que la tradition monastique appelle les pulsions irascibles et concupiscibles, et qui pourraient se retrouver, *mutatis mutandis*, derrière le principe de réalité et le principe de plaisir freudiens (Gorog, 2013).

Dans *Les Malheurs de Sophie*, un syntagme récurrent indique ce processus de correction. La répétition de « Sophie était... » associé au défaut à corriger ouvre comme par une anaphore les chapitres où tel défaut entraîne la punition de la fillette : « Sophie était étourdie » (Séguir, 1858, p. 27), puis à deux reprises « Sophie était gourmande » (Séguir, 1857, pp. 69;79), « Sophie était coquette » (Séguir, 1858, p. 53) et surtout, « Sophie était colère » (Séguir, 1858, p. 124). Parmi les petits péchés capitaux de l'enfance, l'orgueil et la colère, qui en découle (Dupanloup, 1869, p. 208), sont les cibles privilégiées des éducateurs. Dans *Le Journal de Marguerite*, la première faute grave que rapporte la fillette dans son journal, qu'elle écrit comme une confession³, est une colère violente face à laquelle sa gouvernante, Caroline Valmy, demande :

3 Philippe Lejeune souligne le caractère spécialement féminin du journal intime comme préparation à la première communion : « Il est dramatiquement organisé autour de la première communion, qui est la grande épreuve d'initiation à la fois spirituelle et sociale pour les petites filles de cette classe. On commence son journal à dix ans. On attend, on se prépare... [...] Aucun journal de garçon, aucun roman qui fasse le pendant du *Journal de Marguerite*, alors qu'après tout on ne voit pas pourquoi les petits garçons n'auraient pas eu à améliorer leur vertu et à former leur style. Ce type de journal est vraiment 'mère-fille'. Le garçon, lui, apprend le latin, des choses qui ne sont pas pour les filles, et ses relations avec son précepteur ne sont pas du même ordre », (Lejeune, 1993, pp. 20-21).

Marie Kawthar Daouda

Était-ce un être raisonnable que j'ai contemplé, hier, dans cette petite fille à l'oeil étincelant, aux poings levés, aux attitudes menaçantes, à l'air insensé enfin, dont le triste souvenir m'a poursuivie toute la nuit ? [...] Je pleure sur vous, lorsque je me demande quelle sera votre vie si vous ne domptez pas la violence de votre caractère. (Monnot, 1858, vol. 1, p. 39)

Quant à Mary Lennox, elle est surnommée « *Mistress Mary Quite Contrary* ». L'*Oxford English Dictionary* définit ainsi « *contrary* » : « tenté de façon perverse d'être en désaccord ou de faire le contraire de ce qui est attendu ou désiré ». La première phrase du roman indique qu'elle semble être « l'enfant la plus désagréable qui soit », et l'auteur ajoute : « *It was true, too* » : Ce qui était vrai. Force est de constater que les héroïnes ont un mauvais naturel. Elles n'acceptent pas la contrariété et refusent que les choses ne se déroulent pas comme elles le souhaitent. Quel meilleur endroit que le jardin pour montrer à l'enfant que tout n'obéit pas à sa propre volonté ? C'est Michelet qui donne dans *La Femme* une explication à cette importance du jardin comme lieu d'apprentissage :

Bâtir une maison, c'est beau. Mais combien plus beau de faire venir une plante, de créer une vie nouvelle, une fleur qui va s'épanouir, vous récompenser de vos soins ! [...] Mais, attendre ! c'est l'impossible à cinq ans. Comment attendre inactif ce que Nature fait d'elle-même ? [...] C'est une œuvre de vertu, de patience, que de jardiner. Cela prépare très-bien le caractère de l'enfant. (Michelet, 1860, pp. 55-56)

Préparer le caractère de l'enfant, c'est d'abord lui enseigner le temps en la dégageant de l'immédiateté de la pulsion. La nature apprend à l'enfant le décalage entre un acte et ses conséquences, et que ce qui peut immédiatement procurer une impression agréable peut avoir des suites fâcheuses. Quand Sophie est à Fleurville et fréquente les petites filles modèles, Camille, Madeleine et leur amie Marguerite, elle profite d'une récréation, qui était censée être consacrée au jardinage, pour se goinfrer de cassis. Sophie est prise d'une indigestion qui la cloue au lit, et qui la prive des réjouissances de l'après-midi, une promenade suivie d'une dégustation de cerises chez une amie. Comme le déclare madame de Fleurville : « Tu as été gourmande, et le bon Dieu s'est chargé de ta punition en permettant cette indigestion qui va te faire rester couchée jusqu'au dîner. [...] Je ne défends pas les fruits et autres friandises ; mais il faut en manger sagement si l'on ne veut pas s'en trouver mal. » (Séguir, 1918, p. 148) Il s'agit d'apprendre à se nourrir conformément aux normes sociales, c'est-à-dire aux heures des repas et dans des quantités raisonnables. C'est ainsi que la leçon de patience face aux aléas de la botanique, rappelée par Michelet, se double d'un enseignement sur la tempérance comme discipline intérieure, visant à dompter la sensualité enfantine si vivement décriée par Monseigneur Dupanloup,

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

contemporain de la comtesse de Ségur. La grand-mère et l'évêque à la tête du séminaire de Saint-Sulpice se rejoignent pour faire de l'orgueil et de la sensualité les principaux penchants à brider chez l'enfant :

L'orgueil, la vanité, l'amour-propre, comme immodestie, consiste à ne pas se contenir, à ne pas se respecter, à se flatter, à s'idolâtrer misérablement soi-même. L'orgueil est donc l'ostentation, l'immodestie, l'impudence, l'incontinence de l'esprit, comme l'impureté est l'impudence, l'immodestie, l'incontinence et en quelque sorte l'orgueil du corps. (Dupanloup, 1869, p. 223)

Opposée à Rousseau, la pédagogie sulpicienne de la comtesse de Ségur développe l'équivalence significative entre l'art de cultiver son jardin et celui de dompter la nature dans une allégorie (Ségur, 1858, p. 151). Il s'agit d'un rêve que fait Sophie, où elle se retrouve face à deux chemins, l'un agréable, sablé, bordé de fleurs, l'autre chargé de cailloux et de ronces. L'ange gardien de la fillette lui annonce de grands malheurs si elle emprunte le chemin qui a l'air si plaisant, et face à l'entêtement de Sophie, il lui promet qu'il l'attendra éternellement au bout du chemin apparemment ardu, mais qui mène à la félicité. Cette allégorie est clairement expliquée par l'auteur elle-même, relayée par la mère de Sophie :

C'est que le bon Dieu, qui voit que tu n'es pas sage, te prévient par le moyen de ce rêve que, si tu continues à faire tout ce qui est mal et qui te semble agréable, tu auras des chagrins au lieu d'avoir des plaisirs. Ce jardin trompeur, c'est l'enfer ; le jardin du bien, c'est le paradis ; on y arrive par un chemin raboteux, c'est-à-dire en se privant de choses agréables, mais qui sont défendues ; le chemin devient plus doux à mesure qu'on marche, c'est-à-dire qu'à force d'être obéissant, doux, bon, on s'y habitue tellement que cela ne coûte plus d'obéir et d'être bon, et qu'on ne souffre plus de ne pas se laisser aller à toutes ses volontés. (Ségur, 1858, p. 154)

Au-delà de la dimension pédagogique et de l'enseignement de l'effort persévérant vers la perfection enseigné par la tradition monastique, ce passage constitue un pacte herméneutique entre l'auteur et son lectorat. Comme le développe Laura Kreyder,

La lectrice ségurienne doit être capable d'une gymnastique intellectuelle somme toute assez ardue. Elle doit comprendre que son vrai jardin, son jardin réel, devra être bien tenu, ses plantes pousser dru, ses fruits avoir bon goût, ses fleurs sentir bon et ses allées être finement sablonnées, parce qu'elle sera sérieuse, sobre et patiente [...]. Ce qui signifie précisément qu'elle aura choisi la voie abstraite du jardin au chemin raboteux et à l'aspect peu accueillant. (Kreyder, 1987, p. 211)

La même image du bon ange opposé à l'influence pernicieuse du démon se retrouve chez Victorine Monniot au moment de la grande colère de Marguerite, quand celle-ci se retrouve incapable de s'amender auprès de sa gouvernante : « Mon bon ange me disait de courir après elle et de lui demander pardon

Marie Kawthar Daouda

; mais j'étais trop honteuse de moi, j'avais trop écouté le démon : il était devenu plus fort que moi. » (Monniot, 1858, t. 1, p. 36) Par ce poncif du tiraillement de l'enfant entre le bon ange et le démon, les auteurs indiquent surtout une part d'ombre : si la fillette est bonne par essence, elle est néanmoins incapable par nature de résister à une inclination mauvaise. L'identification à une héroïne perfectible participe pleinement de l'éducation à la gestion des émotions proposée aux jeunes lectrices. Quand Edmond de Goncourt fait lire *Le Journal de Marguerite* à Chérie⁴, c'est précisément pour en souligner l'attraction fusionnelle. Voyons à présent comment les éducatrices présentent à leurs lectrices une face inquiétante de la nature, qui renvoie autant au péché originel qu'à une forme d'animalité intérieure vouée à la mort.

II – La face horrible de la nature : l'animalité intérieure

L'effort dans le jardin montre à l'enfant que la nature n'est pas parfaite. C'est ce que les éducateurs chrétiens, dans le sillage de saint Benoît, nomment la « *natura curva*⁵ », la nature déchue de l'état de grâce et devant être redressée par un travail ardu. Le jardin est donc un espace à apprivoiser, mais il est déjà la forme domestiquée, assainie, d'une nature qui ne se redresse que par l'effort. Pour discipliner les émotions de la fillette, il s'agit non seulement de lui apprendre à appliquer intérieurement l'autorité qu'elle subit extérieurement, mais surtout de la confronter à ce qui n'est pas maîtrisé, à dessein de la séparer de sa propre animalité. Le problème de la place de l'homme dans la création est dans l'air du temps dans la seconde moitié du XIX^e siècle. *Le Journal de Marguerite et Les Malheurs de Sophie* précèdent de moins d'un an la publication de *De l'origine des espèces* de Darwin (Rostand, 1960, pp. 45-58). L'éducation catholique insiste sur la primauté de l'homme sur la nature, dans ce qu'Anne Bergier désigne comme un « pacte anthropothéocratique » (Bergier, 2012, p. 423). La confrontation de la fillette à la nature lui montre qu'elle peut facilement tomber dans l'animalité si elle se laisse aller à ses pulsions, tout en lui enseignant qu'elle est fondamentalement différente de l'animal et que son

4 « En lisant ce livre d'une élégante réalité, Chérie éprouvait un sentiment, un sentiment nouveau que ne lui avait procuré jusqu'alors la lecture d'aucun livre. Il se faisait en elle, dans une espèce d'exaltation bizarre, la substitution de son moi dans toutes les choses exécutées ou dites ou pensées par la petite voyageuse, et elle prenait une part un peu fiévreuse à cette gentillesse de conduite, à ces bonnes intentions des actes, à ces élancements de religiosité, à ces attendrissements fervents, à cette aimable sanctification de Marguerite. Cette fusion de son être avec l'héroïne du livre la gratifiait d'une jouissance infinie, d'une absence d'elle-même ineffable, dans laquelle elle ne savait trop ni ce que qui se passait autour d'elle, ni ce qu'on lui disait, ni même ce qu'elle répondait » (Goncourt, 1884, p. 76).

5 Sur le lien entre la tradition monastique bénédictine, l'éducation chrétienne et l'enseignement offert par la nature, voir la préface de dom Gérard Calvet, abbé émérite de Notre-Dame du Barroux, à l'entretien avec James Taylor (Taylor, 2008).

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

aptitude à se gouverner elle-même est liée à son devoir de gouverner ce qui l'entoure. Anne Bergier développe : « L'histoire de Sophie [...] peut être lue comme l'histoire de sa domestication progressive, [...] par sa soumission à la logique chrétienne du péché, de la punition et du repentir et surtout par son renoncement à cet étrange « amour des bêtes » qui fait l'essentiel de ses “malheurs” ». (Bergier, 2012, p. 423)

Chez Victorine Monniot, Marguerite, avant de se confesser à la veille de sa première communion, demande pardon à chacun pour ses torts, de sa mère à l'esclave Presto, contre qui elle s'est violemment mise en colère lorsqu'il a tué sa petite poule blanche pour le dîner. (Monniot, 1858, t. 2, pp. 291-292). La comtesse de Ségur et Victorine Monniot se rejoignent. L'amour des bêtes doit passer après la charité envers le prochain ; la nature est le lieu d'un apprentissage réglé où les catégories d'Aristote rejoignent une initiation à la lecture chrétienne du monde comme création hiérarchisée. La fillette doit gouverner son royaume sans s'y mêler. Légitimistes, Victorine Monniot et la comtesse de Ségur transposent au roman d'éducation un enseignement idéologique fondé sur la notion de devoir – quelque peu condescendante – qui va des étages supérieurs de la pyramide sociale aux plantes du jardin, en passant par les serviteurs et les indigènes, certes frères dès lors qu'ils sont chrétiens, mais néanmoins destinés par la Providence, comme le souligne Victorine Monniot, à servir les maîtres⁶. La nature est vue dans la perspective de la Genèse, retorse mais soumise à l'homme qui doit lui imposer un ordre.

Dans la vie de Sophie, celle de Marguerite et celle de Mary, le jardin sert de miniature à la création. Les héroïnes sont néanmoins appelées à connaître un aspect beaucoup moins maîtrisable la nature, par lequel elle échappe à cette ordonnance réglée. Ainsi, la nature dans sa forme hypertrophiée semble s'inviter dans le récit par tous les jeux dans les rouages romanesques, notamment grâce au thème du voyage en mer et des terres exotiques. *Les Malheurs de Sophie* s'achève sur l'annonce d'un départ pour l'Amérique, ce voyage constituant le point de tension de l'intrigue du cycle de Sophie jusqu'à sa résolution dans *Les Vacances*. Le journal de Marguerite Guyon entrelace la préparation de sa première communion au voyage de sa famille vers l'Inde, où son père a été nommé consul. Mary Lennox a grandi en Inde et sa découverte du Yorkshire, à comparaison, suscite l'évocation des paysages et

6 Sur la société coloniale dans *Le Journal de Marguerite*, voir Lassère, 1999, p. 67. Sur la hiérarchie sociale dans la métropole, voir le chapitre « Famille et bonne conscience sociale » (Lassère, 1999, p. 120). Madeleine Lassère souligne que dans les deux cas, le modèle d'éducation proposé par Victorine Monniot reste fondé sur une nette conscience de la séparation entre les différents degrés de la pyramide sociale et sur la nécessité de leur étanchéité.

Marie Kawthar Daouda

coutumes de sa petite enfance.

L'émerveillement devant la nature dans sa forme sublime occupe une grande part dans l'imaginaire du voyage. Sophie et son cousin Paul ont hâte de voir des arbres et des animaux qu'ils ne connaissent pas⁷. Tant par les illustrations que par les digressions, le récit de Marguerite Guyon tend vers la leçon de choses, où le récit est envahi par les noms de végétaux. La fillette raconte : « M. de la Caze m'a montré des *cocotiers*, des *palmiers* de toutes sortes, des *manguiers*, des *bananiers* en masse, des *bibaciers*, des *gouyaviers*, des *tamariniers*, dont le feuillage touffu est d'un vert tendre délicieux, et dont le fruit fait une si agréable boisson ! » (Monniot, 1858, t. 2, p. 113) L'énumération pédagogique de végétaux dont le nom est systématiquement présenté en italiques devient une litanie de la création, que complètent les nombreuses illustrations. Marguerite s'exclame que la nature est « le beau livre où Mademoiselle nous a appris à lire ! », ce à quoi son amie Marie répond : « Et pendant que nous y lisons la grandeur de Dieu, son oeil à lui est fixé sur nous et il nous bénit ! » (Monniot, 1858, t. 2, p. 122) Se retrouve là l'acte adamique de dénomination des choses, inféodé à la bénédiction divine qui juge que « tout cela est bon⁸ ».

Cependant, cet aspect sublime où la nature insulaire se fait dialogue avec le divin implique un caractère effrayant. *Le Journal de Marguerite* relate une tempête en mer, des pluies violentes, des chaleurs insupportables. La nature, lorsqu'elle n'est pas contenue dans les normes étroites du jardin, est avant tout hostile, voire meurtrière. Le vrai malheur de Sophie est la mort de sa mère engloutie dans un naufrage, dont découle le tort que lui fait sa marâtre, madame Fichini. Dans la petite enfance des *Malheurs de Sophie*, Sophie commettait des fautes par animalité ; dans *Les Petites filles modèles*, la découverte de la douleur et du deuil la montre grièvement blessée par la fatalité du mal inscrit dans la nature sous les traits de la mort.

De façon similaire, la vraie préparation à la première communion de Marguerite Guyon n'est pas tant le catéchisme que les différentes ruptures auxquelles elle doit se soumettre. Le cours de sa vie est aussi bien modifié par la fatalité des décisions humaines que par les mouvements incontrôlables de la nature. Elle doit accepter de se séparer de son frère aîné Gustave resté en France pour ses études,

7 « Sophie : [...] “ Ce sera très amusant. Nous verrons des tortues en Amérique ”. Paul : “ Et des oiseaux superbes ; des corbeaux rouges, orange, bleus, violets, roses, et pas comme nos affreux corbeaux noirs. ” Sophie “ Et des perroquets et des oiseaux-mouches. Maman m'a dit qu'il y en avait beaucoup en Amérique ” ». (Ségur, 1859, p. 238)

8 Gn 1:31

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

puis de son petit frère Baby, mort de fièvre durant le voyage jusqu'à l'île de Bourbon ; enfin, épreuve suprême, elle doit perdre Marie, orpheline dont elle a fait sa sœur de cœur. Dans *Le Jardin secret*, Mary et Colin sont tous deux présentés comme insupportables avant leur contact avec la nature. La narration n'évoque qu'avec une grande sobriété la douleur issue de leur sentiment d'abandon. Avant l'épidémie de choléra qui ravage sa famille, Mary Lennox est déjà abandonnée par sa mère, qui préfère les soirées mondaines à la compagnie de sa fille. Quant à Colin, il est rejeté par son père parce que ses grands yeux tristes font de lui le fantôme mélancolique de sa mère. Pire encore, depuis une indiscretion de servante, il est persuadé de l'imminence de sa mort et s'enferme dans l'hypocondrie. La fatalité du mal et de la mort constitue la part réellement horrible de la nature, ce moment où la situation de l'orphelin est justement anti-naturelle. La nature révèle ainsi son double visage ; la vie n'est qu'un sursis et la pulsion de vie porte en elle-même l'impermanence de toute chose.

Si l'enseignement catholique délivré par Victorine Monniot à travers *Le Journal de Marguerite* insiste aussi lourdement sur la nécessité de se séparer de son animalité, c'est que cette animalité correspond à la part charnelle, c'est-à-dire mortelle de l'homme, opposée à son âme immortelle. Ainsi, lorsque la petite sœur de Marguerite veut du laudanum à cause d'un mal de dents, la gouvernante des fillettes explique :

Lorsque nous avons une souffrance quelconque, du corps ou de l'âme, le sentiment qui nous est propre est de la repousser, de nous révolter contre elle, n'est-il pas vrai ? C'est l'instinct de la nature qui se souvient que nous n'avons pas été créées pour souffrir. [...] c'est Dieu qui nous envoie la douleur, voulant, dans sa miséricorde, nous la compter comme une expiation de nos péchés. (Monniot, 1858, t. 2, pp. 224-225)

Marguerite reprend : « Que tu acceptes ou non [...] tu souffres toujours, il vaut mieux te donner un peu de mérite. Quant à moi, je suis décidée à tout supporter, maintenant. » (Monniot, 1858, t. 2, pp. 224-225). Il serait aisé de croire, de façon caricaturale, que Marguerite espère acquérir du mérite comme autant de bons points de conduite, or dans la perspective de Victorine Monniot, clairement influencée par Joseph de Maistre, le mérite ne se conçoit pas de manière individuelle. On mérite non pas pour soi, mais comme membre de la communion au corps du Christ, et les souffrances vécues individuellement servent au rachat de la collectivité, de la même manière que la faute individuelle doit être expiée collectivement (Arlette, 1989, pp. 189-203). C'est précisément ce qui est désigné comme la réversibilité des mérites dans le dogme catholique de la communion des saints.

Marie Kawthar Daouda

Comme Victorine Monniot, la comtesse de Ségur a pu très tôt être en contact avec ces idées, puisque Joseph de Maistre, exilé à Saint-Pétersbourg, a joué un rôle actif dans la conversion de la future comtesse et de sa mère au catholicisme. Selon Francesco Manzini, c'est « Joseph de Maistre qui a extrapolé la réversibilité du dogme catholique de la Communion des saints, en lui donnant un plus large champ d'influence en la plaçant au cœur de sa vision réactionnaire de la politique et de la société⁹. » Depuis que le christianisme n'est plus persécuté, la sainte ne meurt plus en martyre, mais est victime de souffrances inexplicables, qui ont pour but de sanctifier une société que le catholicisme légitimiste juge coupable de régicide. Pour Joseph de Maistre, les maladies identifiables auraient une fonction d'expiation ou de purification personnelle, alors que les maux inexplicables, qu'il appelle les « fièvres innommées », seraient une expiation vicariale subie pour autrui. Les souffrances inexplicables telles celles dont pâtiennent Baby et Marie chez Victorine Monniot, sont de ces cruautés de la nature qui ont un but expiatoire pour tous, d'autant plus satisfaisantes qu'elles affligent une victime innocente.

Les petits sacrifices que fait une fillette ont non seulement pour but de l'améliorer, de la corriger, mais prennent un sens autrement plus important comme propédeutique, la mortification enseignant la mort. Améliorer son caractère est un émondage qui permet à la fillette d'atteindre cette place d'orante, de sainte s'immolant pour le bien de tous. Que le sang soit versé ou qu'il monte à la tête dans un accès de fièvre, symptôme présent dans chacun de nos romans, il s'agit bien d'un sang sacrificiel. L'éducation de la fillette, par laquelle elle est conduite à brider ses propres passions, lui apprend à lire et à accepter le sang comme signe de mort, mais aussi comme promesse de vie. Derrière cette fatalité de la mort inscrite dans la nature et sublimée en sacrifice, les trois auteurs initient leurs héroïnes et, derrière elles, la lectrice, à la renaissance voilée derrière la souffrance.

III – S'éduquer à voir mourir et renaître

Les trois auteurs que nous évoquons ont chacune été confrontées directement à la mort inexplicable d'un enfant. Victorine Monniot perd son petit frère, la comtesse de Ségur perd un enfant en bas âge (Strich, 1994, p. 43), et Lionel, le fils de Frances Burnett, succombe à la tuberculose à l'âge de seize ans. Les maladies sans nom accablant des êtres jeunes et innocents occupent une fonction décisive dans

⁹ « It was he [Joseph de Maistre] who extrapolated reversibility from the long-standing Catholic doctrine of the Communion of Saints, giving it wider currency by placing it at the centre of his reactionary vision of politics and society. » (Manzini, 2011, p. 19). Nous traduisons.

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

la narration. Elles permettent d'une part une posture de mère-médecin (Misrahi, 1991), par laquelle l'auteur explique les maux et la façon de les guérir, et d'autre part une posture de guide, enseignant justement l'acceptation de ce qui ne peut pas être guéri.

Dans la vie de Sophie, la mort apparaît d'abord comme un jeu. C'est sa poupée morte d'avoir été plongée dans un bain trop chaud qui est conduite en procession vers un carré de jardin transformé pour l'occasion en cimetière.

Quand la procession arriva au petit jardin de Sophie, on posa par terre le brancard avec la boîte qui contenait les restes de la malheureuse poupée. Les enfants se mirent à creuser la fosse ; ils y descendirent la boîte, jetèrent dessus des fleurs et des feuilles, puis la terre qu'ils avaient retirée ; ils ratissèrent promptement tout autour et y plantèrent deux lilas. Pour terminer la fête, ils coururent au bassin du potager et y remplirent leurs petits arrosoirs pour arroser les lilas [...] On n'avait jamais vu un enterrement plus gai. Il est vrai que la morte était une vieille poupée, sans couleur, sans cheveux, sans jambes et sans tête, et que personne ne l'aimait ni ne la regrettait. (Ségur, 1858, p. 15)

À la fin des *Malheurs de Sophie*, le cycle des aventures animalières, dont nous avons vu qu'il correspondait à l'humanisation de la fillette, s'achève sur la mort d'une tortue terrestre que Sophie a mise dans l'eau pour la rafraîchir. Les enfants s'entêtent à nourrir la tortue, « Enfin, un jour, en la mettant sur l'herbe, ils s'aperçurent qu'elle sentait mauvais. « Elle est morte, dit Paul ; elle sent déjà mauvais. [...] Ainsi finit la pauvre tortue, qui fut le dernier animal qu'eut Sophie. » (Ségur, 1858, pp. 234-236)

La phrase « elle sent déjà mauvais », sous la plume de la comtesse de Ségur, fait nécessairement écho au « *Jam fætat* » (Jn 11:39), « il sent déjà mauvais », qui précède la résurrection de Lazare. C'est là que s'établit pour la comtesse la frontière entre animal et humain : la condamnation de l'animal à la décomposition, et la vocation du spirituel à la Résurrection. La mort de la poupée puis celle de la tortue viennent en quelque sorte singer par avance la mort de la mère, point aveugle du récit de Sophie. Celle-ci est en effet muette tant sur sa douleur que sur son deuil. Pourtant, tout à la fin des *Vacances*, après sa purification au contact des très florales demoiselles de Fleurville et de Rosbourg, Sophie est capable de se tenir de manière exemplaire auprès du lit d'agonie de sa marâtre, lui pardonnant ses mauvais traitements et promettant de prendre soin de sa demi-soeur (Ségur, 1859, pp. 319-334).

Sophie est prête à faire précisément ce que personne n'avait fait pour elle avant sa transplantation dans le jardin de Fleurville, rendre le bien pour le mal et se sacrifier dans l'intérêt d'autrui. Plus encore que la charité, la sanctification de la fillette au contact de la beauté et de l'horreur de la nature la rend

Marie Kawthar Daouda

capable d'accepter la fatalité. Marie, consciente de sa mort imminente, a soin de préparer Marguerite à la séparation qui les attend, elle est en effet victime d'une de ces fièvres innomées dont parle Joseph de Maistre. La mort de Marie est excessivement hagiographique et semble décalquer un passage de la Légende Dorée :

Jamais [le prêtre] n'avait vu nulle part tant de foi, de résignation, de courage et d'amour, que dans cette jeune fille qui voyait venir la mort avec un si grand calme et une joie si profonde. [...] Les hommes mêmes [...] étaient dans l'étonnement et disaient « c'est un sublime spectacle. » (Monnot, 1858, t. 2, p. 340)

Ces ouvrages transmettent ainsi non seulement un art de vivre et un art de mourir, mais surtout un art de « voir mourir ». Le roman constitue une effraction à ce que Jankélévitch appelle la primultimité de la mort (Jankélévitch, 1977, pp. 300-320). Il permet à la jeune lectrice de vivre le deuil par procuration, de faire par avance l'expérience de ce qui n'est vécu qu'une seule fois. Ayant appris à dompter ses émotions en fleurissant son jardin, la fillette est désormais prête à fleurir les tombes.

Chez Frances Burnett, la nature est présentée d'une manière apparemment très différente. Au lieu d'un apprentissage de la différence entre l'enfant et le reste du monde, *Le Jardin secret* décrit avec insistance le flou des frontières entre humain, animal et végétal. Tout commence par un dialogue avec le rouge-gorge qui conduit Mary au jardin, puis la fillette rencontre Dickon, le garçon orphelin qui parle aux animaux, et apprend à son contact à « devenir comme un brin d'herbe » (Burnett, 1911, p.199) pour ne pas effaroucher les bêtes. Dans une charmante substitution de point de vue narratif, les premiers pas de Colin hors de son fauteuil roulant sont décrits à travers le regard d'une maman rouge-gorge couvant ses œufs et comparant la maladresse du garçon à l'instinct sûr de sa couvée (Burnett, 1911, pp. 330-331).

Le statut actuel de ce roman de Burnett, considéré comme un classique de la littérature de jeunesse, fait oublier les allusions que les lecteurs contemporains adultes ont pu y voir¹⁰. Ce roman manifeste une prise de position ouvertement polémique au sujet de la santé. Aux cures de silence et de confinement préconisées à outrance – et avec une inefficacité redoutable – pour guérir les troubles nerveux des hystériques (Burnett, 1911, pp. 214-215), Frances Burnett oppose une médecine auto-suggestive, pour

10 Anne Lundin commente ainsi la critique de R. A. Why : « Écrire la critique du livre lui parut compliqué [à Why], parce qu'il était difficile de dire qui en était le personnage principal et de qui le roman racontait vraiment l'histoire : les nombreux héros et héroïnes possibles, ou la plaine elle-même ? » [« R. A. Why found the book difficult to review because it was hard to tell who was the leading character and whose story it really was : The various possible heroes or heroines, or the moor itself ? »] R. A. Why, Bookman, New-York, octobre 1911, p. 183-184 (cité par Ludin, A. 2006, p. 158)

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

laquelle les affections du corps ne sont que des reflets des maux de l'âme. Associant inversion des codes sexués et homéopathie, Frances Burnett fait du tempérament colérique de Mary l'antidote à l'hystérie mélancolique et nerveuse de Colin. Une crise de colère de Mary vient à bout d'une crise d'hystérie de Colin, à l'étonnement du docteur, mais sous le sourire avisé d'une servante (Burnett, 1911, pp. 218-228).

À l'inverse de la correction proposée par Victorine Monniot ou la comtesse de Ségur, Frances Burnett défend l'idée que la nature contient tous les remèdes, fût-ce sous la forme du mauvais tempérament, du naturel contrariant de Mary. Les souffrances inexplicables, ces « fièvres innomées » de Joseph de Maistre, se guérissent aisément dès lors que le flux sanguin naturel du corps est remis en mouvement ou purifié au contact la nature. La petite Mary, à l'humeur contrariante, au visage jaunâtre, à l'expression souvent décrite comme « *sour* », « acide », présente un tempérament bilieux. Colin, à la peau de cire, aux grands yeux cernés de noir, a tous les symptômes de l'atrabilaire, des sautes d'humeur à l'hypocondrie. En associant l'auto-suggestion joyeuse à la théorie des humeurs, Frances Burnett résume en ces termes la guérison de son héroïne peu à peu purgée de ses passions mauvaises :

Quand son esprit se fut graduellement rempli de rouges-gorges, [...] de printemps et de jardins secrets revenant jour après jour à la vie, et aussi d'un gamin des plaines et de ses « créatures », il n'y avait plus de place pour les pensées désagréables qui affectaient son foie et sa digestion et la rendaient jaunâtre et fatiguée¹¹.

Il en va de même pour Colin : « Quand des pensées neuves et belles commencèrent à chasser les anciennes, vieilles et hideuses, la vie se mit à revenir en lui, son sang courut vigoureusement à travers ses veines, et la force se déversa en lui comme un torrent¹². » Chez ces enfants en qui un mauvais tempérament aggravé par le deuil entraîne des troubles psychosomatiques, la vie du corps ne reprend que quand la liaison de l'esprit aux flux de la nature est recouverte. Chez Burnett, une même force vitale se trouve à la source de la pensée humaine et des cycles végétaux. En cela, l'animalité n'est pas anéantie mais transcendée. En revanche, ce qui est anéanti, c'est la mort même, dissoute dans la

11 [*When her mind gradually filled itself with robins, and moorland cottages crowded with children, with queer crabbed old gardeners and common little Yorkshire housemaids, with springtime and with secret gardens coming alive day by day, and also with a moor boy and his "creatures," there was no room left for the disagreeable thoughts which affected her liver and her digestion and made her yellow and tired.*] (Burnett, 1911, p. 354)

12 [*When new beautiful thoughts began to push out the old hideous ones, life began to come back to him, his blood ran healthily through his veins and strength poured into him like a flood.*] (Burnett, 1911, p. 354)

Marie Kawthar Daouda

cyclicité joyeuse de la nature.

La nature est perçue comme une création essentiellement bonne puisqu'issue d'un principe bon et aimant par lequel ce qui semble mort est appelé à renaître, que ce soient des rosiers enfermés dans un jardin endeillé par l'hiver, ou l'âme d'un être aimé. Lorsque, sous l'influence salutaire de Mary, Colin est décidé à guérir, il s'écrie : « Je vivrai toujours, toujours et toujours. » Bien sûr, c'est faux, mais ce cri manifeste une acceptation de l'éternelle cyclicité de la vie, opposée à la rigidité de la mort.

Si l'enfant est confronté à l'indicible devant la violence de la nature, il fait aussi l'expérience d'une beauté immanente qui dépasse ses aptitudes phatiques. Colin exprime cette impression d'être poussé et tiré vers la vie par la « Magie » (Burnett, 1911, p. 292). Les enfants du jardin secret sont conscients que le réveil de la nature est tout un chant à cette « *Big Good Thing* », au *Deus sive natura* de Spinoza (Spinoza, 1954, p. 63)¹³. Confrontés à l'indicible de cette force vitale, les enfants ont recours aux mots qu'ils connaissent, ceux de l'office anglican, et chantent la Doxologie. C'est à ce moment qu'apparaît la maman de Dickon, drapée de bleu comme la Sainte Vierge, et qu'elle leur dit en patois du Yorkshire : « Ne cessez jamais de croire en la chose Grande et Bonne, ni de savoir que le monde en est plein, et appelez-la comme vous voudrez. C'est à elle que vous chantiez quand je suis entrée dans le jardin¹⁴. » Pour reprendre la distinction kantienne, l'éveil non pas à la beauté mais au sublime de la nature est une panacée pour purger les passions et faire croître les corps et les esprits. Il serait tentant d'opposer le catholicisme intransigeant de la comtesse de Ségur et le mysticisme sacrificiel de Victorine Monniot à l'esprit bon-enfant et pré-New Age¹⁵ offert par *Le Jardin secret*, mais si le point de départ idéologique est différent, l'objectif est le même : faire accepter la phase de dormance, la mort apparente qui annonce une vie surabondante.

La mère de Dickon a servi de figure tutélaire tout au long du roman. Ce sont ses conseils, relayés par Martha, sœur aînée de Dickon, qui ont assuré la guérison des enfants en encourageant les jeux et les roboratives collations de fruits et de crème. Elle n'apparaît qu'au moment où Mary et Colin ont appris de la nature à accepter la mort de leurs mères respectives. La mère n'est pas tant celle qui donne

13 Roland Caillois traduit ainsi « *De servitute humana seu de affectuum viribus* », d'autres traductions préfèrent à « émotions » le terme « passions », plus proche de la tradition grecque et aquinienne.

14 [*Never thee stop believin' in th' Big Good Thing an' knowin' th' world's full of it—an' call it what tha' likes. Tha' wert singin' to it when I come into th' garden.*] Burnett, 1911, p. 350).

15 Si les liens entre Frances Hodgson Burnett et les milieux occultistes new-yorkais et londoniens étaient déjà connus de son vivant (voir « *Mrs Burnett and the Occult* », *New York Times*, 12 octobre 1913) il reste encore à définir quelles sources précises ont pu entraîner la présence d'allusions aux spiritualités orientales dans ses romans.

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

naissance selon la chair que celle qui initie à la bienveillance du monde. En cela, le roman présente une chaîne d'initiation à la vie. Les mères de substitution, mesdames de Fleurville et de Rosbourg pour Sophie, Caroline Valmy pour Marguerite, la mère de Colin pour Mary, constituent un chaînon entre auteur, personnage et lectrice.

Dans l'histoire de Sophie, de Marguerite ou de Mary, les liens naturels sont altérés au profit d'une maternité spirituelle : chacune des enfants voit sa génitrice remplacée par une mère qui réunit autour d'elle une fratrie non selon la chair mais selon l'esprit. C'est cette maternité qu'assume déjà Mary au moment où, par la prière, elle encourage Colin à marcher en répétant intérieurement : « il peut le faire, tu peux le faire, tu peux le faire¹⁶ ». En cela, Frances Burnett rejoint pleinement Victorine Monniot et la comtesse de Ségur. L'éducation de la fillette, sa sortie hors du monde de l'*in-fans*, est un apprentissage de la mort, mais aussi du pouvoir des mots, capables de donner forme au monde. L'éducation comme « conduite hors » dirige la fillette au-delà de sa propre sensibilité pour la rendre à son tour capable de proférer les mots qui tireront l'autre hors de son enfermement.

La comtesse de Ségur et Victorine Monniot semblent donner un guide pratique de l'immolation volontaire, alors que Frances Burnett montre la fillette offrant le monde dans une prière. Est-ce à dire que Frances Burnett donne un programme d'éducation agréable et joyeux, alors que la comtesse de Ségur et Victorine Monniot ne montrent que la face sombre et effrayante d'une propédeutique à l'immolation ? Que la fillette soit préparée à se sacrifier pour autrui ou à être elle-même l'oblatrice, le but ciblé par nos trois auteurs est en réalité le même, faire d'elle une orante offrant sa prière comme une louange gratuite et inconditionnellement joyeuse. Il s'agit d'initier aux enfants, grâce aux possibilités narratives du roman, à une souplesse émotionnelle qui éviterait les écueils des mouvements extrêmes. Le sacrifice est profondément enraciné dans la pensée au tournant du XIX^e siècle, mais il offre une clé de lecture, permettant à la lectrice de déchiffrer dans la nature un principe de croissance irréductible à la fatalité de la mort. Si Victorine Monniot est tombée dans l'oubli, le succès permanent de la comtesse de Ségur et de Frances Burnett comme éducatrices s'explique autant par leur peinture sans concession des excès de sensibilité de l'enfance que par le caractère indémodable du remède qu'elles proposent.

16 « "Il peut le faire ! Il peut le faire ! Il peut le faire ! Il le peut !" jacassait-elle tout bas, le plus vite qu'elle le pouvait. » [*He can do it ! He can do it ! He can do it ! He can ! ' she gabbled over to herself under her breath as fast as ever she could.*] (Burnett, 1911, p. 281)

Marie Kawthar Daouda

L'éducation reste une conduite hors d'un enfermement temporaire. Libérer la fillette en la conduisant hors d'une intériorité agitée est le meilleur moyen de l'aider à faire de sa sensibilité non pas une barrière mais un lien entre elle et le monde où elle est appelée à souffrir, et surtout à aimer.

Bibliographie

- Albert, J. -P. (1997). *Le Sang et le Ciel*. Paris: Aubier.
- Aristote. (1961). *De la génération des animaux*. trad. Pierre Louis. Paris: Les Belles Lettres.
- Arlette, M. (1989). Sacré et sacrifice dans la pensée de Joseph de Maistre. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°2, 189-203.
- Bergier, A. E. (2012). Autobiographie et animalité chez la Comtesse de Ségur. *La Tradition des romans de femmes, XVIII^e - XIX^e siècles*. Paris: Champion, 423.
- Burnett, F. H. (1911). *The Secret Garden*. New-York: Stokes.
- Burbage, F. (1999). *La Nature*. Paris: GF-Flammarion.
- Constant, P. (1987). *Un monde à l'usage des demoiselles*. Paris: Gallimard.
- Dupanloup, F. (1869). *L'Enfant*. Paris: Douniol.
- Genlis, F. de. (1790). *Discours sur la suppression des couvents de religieuses et sur l'éducation publique des femmes*. Paris: Onfroy.
- Girard, R. (1972). *Le Bouc émissaire*. Paris: Grasset.
- Goncourt, E. de. (1884). *Chérie*. Paris: Charpentier.
- Gorog, J.-J. (2013). L'Irascible et le concupiscible. *L'En-je lacanien*, n° 20, janvier 2013, 49-70.
- Jankélévitch, V. (1977). *La Mort*. Paris: Flammarion.
- Kreyder, L. (1987). *L'Enfance des saints et des autres, essai sur la Comtesse de Ségur*. Bari: Schena-Nizet.
- Lassère, M. (1999). *Victorine Monnot, ou l'éducation des jeunes filles au XIX^e siècle*. Paris : L'Harmattan.
- Lejeune, Ph. (1993). *Le Moi des Demoiselles, Enquête sur le journal de jeune fille*. Paris: Seuil.
- Le Roux, H. (1898). *Nos filles, qu'en ferons-nous ?* Paris: Calmann-Lévy.
- Lundin, A. (2006). The Critical and commercial reception of The Secret Garden. *In the Garden*,

Du jardin au cimetière : nature, sacrifice et gestion du deuil dans le roman d'éducation pour filles (1860-1910)

essays on honor of Frances Hodgson Burnett, éd. Carpenter, A. S. Lanham: The Scarecrow Press, Inc. 158.

Manzini, F. (2011). *The Fevered Novel from Balzac to Bernanos, Frenetic Catholicism in Crisis, Delirium and revolution*. Londres: IGRS books.

Michelet, J. (1860). *La Femme*. Paris: Hachette.

Misrahi, C. (1977). *La Comtesse de Ségur ou la mère médecin*. Paris: Denoël.

Monniot, V. (1858). *Le Journal de Marguerite*. Paris: Périsse frères, 2 tomes.

Moreau de la Sarthe, J.L. (1803). *Histoire naturelle de la Femme*. vol. 1. Paris: Duprat, Letellier et Compagnie.

Rostand, J. (1960). Les Précurseurs français de Charles Darwin. *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, vol. 13, n°1, 45-58.

Séguir, S. Comtesse de. (1919, éd. or. 1857). *Les Petites Filles modèles*. Paris: Hachette.

— (1858). *Les Malheurs de Sophie*. Paris: Hachette.

— (1859). *Les Vacances*. Paris: Hachette.

Strich, M.-J. (1994). La Comtesse de Séguir et la santé. *Histoire des sciences médicales*, t. XXVIII, n° 1.

Spinoza, B. (1954). *Éthique*, trad. Roland Cailliois. Paris: Gallimard,

Taylor, J. (2008). *Restaurer l'éducation chrétienne*. Paris: Éditions de l'Homme Nouveau.